

Enfance retrouvée,

C'est à un enterrement où nous étions que se retrouvèrent, Paul et Jacques, deux amis d'enfance. Témoins de leurs retrouvailles, nous avons été très touchés des anecdotes qu'ils racontèrent et que je vais essayer de vous relater.

Ils sont originaires d'un petit village près de Reims, Muizon. Ils ne s'étaient plus revus depuis cinquante ans. A l'époque de leur enfance, 250 habitants vivaient dans le village. La vie s'organisait autour de l'église, de la mairie, des deux classes uniques de l'école et d'un petit bistrot qui faisait épicerie.

Paul et Jacques aimaient courir la campagne, donner le grain à manger aux poules, les pissenlits aux lapins, ramasser les œufs, observer les pigeons, les animaux des fermes. Ils avaient gardé la nostalgie de ces moments d'insouciance ! Les jours d'enfance, c'était jouer.

Ils ont fréquenté la petite école du village. La classe pour les filles était gérée par Mme Perrin ; celle des garçons était confiée à l'instituteur Marcel Béné. L'école ne connaissait pas encore la mixité ; chacune des classes disposait d'une cour de récréation séparée par un muret.

Paul et Jacques se rendaient utiles dans leur famille respective. Le travail ne manquait pas. Enfants, ils rendaient de nombreux services. Paul, élevé par ses grands-parents, n'avait jamais connu son père. Sa maman Jeannette, artiste de cirque, se déplaçait souvent. Elle l'avait confié à ses propres parents ; ils ne manquaient pas d'affection et pépé Adrien comme Mémée Eliade veillaient avec attention sur leur petit fils. Le grand-père était un peu bougon ; il appréciait la compagnie des deux garçons ; il leur apprenait la nature, les bons gestes du pêcheur, ceux du chasseur. Les deux garçons savaient lancer la ligne, nommer les poissons, et ramenaient fièrement truites et goujons.

Paul était nettement plus costaud que son copain. Comme il ne tolérait aucune agression verbale ou physique à l'égard de Jacques, il assumait son rôle de garde du corps comme un frère.

Pendant cette petite enfance, ils se sont vraiment éclatés. Jacques était le meilleur ami de Paul. Tout était source de jeux, tout était rêveries aussi. Ainsi, quand il pleuvait, ils faisaient voguer des bateaux en papier dans le caniveau de la rue de l'église Saint Symphorien et s'en revenaient trempés chez Mémée, qui tentait de les gronder.

L'école était obligatoire à l'âge de 6 ans. C'est à cet âge qu'ils y allèrent. Vêtus d'un sarrau gris foncé, ils portaient un pantalon court et de hautes chaussettes, des bottines en cuir bien cirées - qui ne devaient pas le rester longtemps - et portaient un béret sur la tête.

Paul arborait fièrement une musette de toile épaisse en lin, la même que celle de son grand-père !

Dans la classe unique, tous se connaissaient ; les grands, les moyens et les petits avaient chacun leur place ; les grands, vite responsabilisés, s'occupaient des plus jeunes. Le maître jonglait avec les niveaux !

Au son de la cloche, rangés par deux devant la classe de Mr Béné, c'était d'abord l'inspection des mains ; le maître veillait à la propreté toute relative de ses élèves, habitués qu'ils étaient à jouer dans la terre et à ne pas se préoccuper du lavage des mains !

En classe, Paul et Jacques se plaçaient à côté du pupitre. Personne ne s'asseyait tant que le maître ne l'avait pas décidé ! Suivaient les leçons de morale : l'alcoolisme, fléau de la société, était en bonne place ; le travail bien fait ; l'obéissance et la reconnaissance dues aux parents et au maître. Les bras croisés, posés sur le bureau, attentifs, les enfants écoutaient l'enseignant avec respect. Sur le mur étaient exposées des cartes de la France agricole, très colorées. Pendus à de grands clous, de grands outils de mesures en bois attendaient les leçons de géométrie. Sur une table, à côté des cahiers du jour, trônait une mappemonde qui invitait au voyage. Comme le dit si bien Prévert, il n'était pas rare que leur esprit vagabonde ; le temps de l'école leur semblait interminable et c'est en regardant le ciel à travers la fenêtre qu'ils étaient le plus heureux.

Pépé Adrien était garde-barrières. Il élevait les pigeons. Paul et Jacques l'accompagnaient partout. Il leur apprenait à les observer, à les reconnaître et à les soigner.

Dans le hangar, sur une étagère couverte de balatum vert, se trouvaient toute sortes de trésors et aussi de la ficelle et aussi du « blé dort ». Ces graines permettaient au grand-père d'agrandir son colombier en endormant des pigeons ramiers. Il leur apprenait des histoires d'animaux, la patience, et une multitude de choses qu'Adrien pensait aussi utiles que les rudiments scolaires !

Lorsqu'ils arrivaient chez Mémée Eliade, en train de détricoter de vieux pulls, c'était qu'ils avaient faim ; elle leur taillait de grosses tranches de pain couvertes de beurre et de confiture de prunes. Dès lors, rassasiés, ils repartaient vers d'autres jeux. Ils faisaient rouler leurs billes sur la place. Ils chassaient des grenouilles. Ils surprenaient des écrevisses. Le Pépé Adrien favorisait les actions de ces jeunes prédateurs. La nature, c'était leur terrain d'aventures. Ils donnaient leurs noms aux arbres, aux fleurs. Ils distinguaient les animaux furtifs et craintifs. Ils s'exclamaient devant la course d'un renard, d'un furet. Ils encourageaient les hérissons. Ils levaient des lièvres, tapis dans les fourrés. Ils craignaient les chauves-souris. Tout était objet d'intérêt. Le Pépé Adrien charmait ses deux « élèves ». Il leur faisait écouter le silence, comme aussi le chant des oiseaux. Tiens, le chant du merle, le piaillage d'un rouge-gorge, le ululement d'une chouette. Ah ! ce pépé Adrien !

Un jour, les deux sacripants avaient chipé au grand-père du blé « dort » ; ils en avaient mis dans leurs poches, alourdies de billes et de laine rouge et jaune. Au moment de la récré, ils eurent l'idée d'endormir des oiseaux ! Ils parsemaient les grains dans la cour de l'école. Les enfants rentrés en classe, la cour devient alors le royaume des oiseaux en quête de miettes ! Le résultat fut probant. Verdiers, moineaux, rouges-gorges, gourmands, qui en mangeaient ...s'endormaient. La laine rouge pour Paul, la laine jaune pour Jacques

servaient de liens. Ils attachèrent soigneusement un brin à une patte de leurs passereaux endormis. Réveillés, ceux-ci s'élevaient dans le ciel à grands coups d'ailes. Par les grandes fenêtres de la classe, les deux garnements, assis à leur pupitre, s'écriaient en voyant le brin de laine : « Regarde c'est le mien qui vole ! ». « Le mien aussi », répondait Jacques !

Leur petite enfance s'écoulait ainsi avec simplicité : « plus tard j'aurai un chien ! » ; « plus tard, j'aurai un poney ! »

Ils firent leur communion ensemble, puis Jeannette se maria et Paul dut quitter Muizon et ses grands-parents. La séparation d'avec Jacques n'avait pas été facile non plus.

Paul rentrait en sixième au collège dans la grande ville de Reims. Jacques, son certificat d'études en main, dut travailler dans l'usine de caoutchouc de Muizon, puis il s'engagea pour cinq ans dans l'armée. Ensuite, il s'enrôla chez les pompiers.

J'étais là devant ma tasse de café. Je les écoutais babiller les souvenirs imagés de leurs premières années de vie. Je ne pouvais m'empêcher de penser que ces deux-là gardaient bien à l'abri leur cœur d'enfants.

Émus de s'être retrouvés, ils eurent du mal à se quitter. Ils se promirent de se revoir très vite !

Marie-Claire Ramaën